

Texte paru dans *Des Pyrénées à la Pampa. Une histoire de l'émigration d'élites (XIXe-XXe siècle)*, Presses de l'Université de Pau et des Pays de l'Adour, 2013, p.33-50

Alexis-Alejo Peyret le passeur : émigration d'élites et transferts culturels

Laurent Dornel

L'intense activité intellectuelle (livres, articles de journaux, conférences, rapports), professionnelle (de directeur de la Colonie San José à Inspecteur Général des Terres et Colonies, etc.) et sociale (franc-maçonnerie, cercles communautaires, etc.) de Peyret est de mieux en mieux connue. Elle permet d'interroger plus précisément le rôle de passeur qui fut le sien dans le domaine des idées politiques, de la pensée philosophique et même des techniques agricoles¹ : comment, notamment, a-t-il articulé son républicanisme de jeune quarante-huitard avec les idéaux de la jeune République argentine ? Comment, par son action quotidienne à la Colonie San José ou par ses écrits, a-t-il participé à la diffusion du saint-simonisme et du positivisme en Argentine ?

On le sait, malgré l'avènement de la Troisième République, Peyret refuse de rentrer en France, préférant participer à la vie d'« un pays d'avenir ». Pour autant, il demeure très attentif à ce qui s'y passe, cherchant dès que possible à tirer le maximum de la Vieille Europe afin de nourrir le Nouveau Monde. En ce sens, Alexis-Alejo (il adopte l'un ou l'autre de ces prénoms selon les circonstances) constitue une figure paradigmatique de cette émigration d'élites dont le présent ouvrage entend approfondir l'étude. Soucieux d'articuler histoire des migrations et histoire des circulations culturelles et techniques, nous souhaitons ici contribuer

1 - Sur ce point, cf. Laurent Dornel, « Algunas reflexiones sobre el *Informe sobre máquinas agrícolas* de Alexis Peyret », *Estudios Rurales*, Publicación del Centro de Estudios de la Argentina Rural (UNQ), vol 1, n° 1 (2011), p.151-162, <http://ppct.caicyt.gov.ar/index.php/estudios-rurales/issue/view/59>.

à la prosopographie des élites françaises en Argentine² en insistant sur quelques uns des enjeux que cette dernière soulève.

Avant tout, sans doute est-il nécessaire de préciser que les migrations d'élites que nous étudions ici s'inscrivent dans un contexte global à la fois mouvant et complexe. Un contexte intellectuel et idéologique, d'abord. En effet, les migrations d'élites que nous étudions participent d'une relation plus ancienne entre l'Europe et l'Amérique latine en général, au sein de laquelle la France joue un rôle tout à fait particulier³ : une relation asymétrique de fascination marquée par le volonte chez les élites latino-américaines de prendre l'Europe comme modèle. Comme le rappelle Denis Rolland, la France – bien que sa présence économique soit secondaire – exerce sur cette partie du continent une « influence fonctionnelle » : la référence à la France est « fonctionnelle parce qu'elle est culturelle avant d'être politique, parce qu'elle est universaliste mais lointaine, donc peu dangereuse, et parce que le militantisme de la Troisième République fournit des modèles jugés partiellement transposables par les élites latino-américaines »⁴. Comme le souligne également H. Pelosi, la France – pour l'élite bourgeoise – se présente comme le facteur principal de la civilisation moderne, inspiratrice de liberté, égalité, fraternité, et lui offre une culture latine en accord avec ses racines européennes, tout en lui permettant d'oublier ses racines espagnoles.

Rappelons aussi que l'émigration d'élites s'inscrit dans des flux plus généraux, dont elle constitue une des facettes importantes. Pour l'Argentine, on observe une intensification des flux d'immigrés à partir des années 1880 : on dénombre un peu plus de 260 000 entrées pour la période 1871-1880, mais près de 850 000 pour la décennie suivante, environ 650 000 pour les années 1891-1900, plus de 1 760 000 pour la période 1901-1910⁵. Cette période correspond aussi à une extraordi-

2 - Voir notamment Hebe Carmen Pelosi, *Argentinos en Francia, Franceses en Argentina. Une biografía colectiva*, Ciudad Argentina, Buenos Aires, 1999.

3 - Cf. notamment la remarquable introduction de François-Xavier Guerra à Annick Lempérière, Georges Lomné, F. Martínez et Denis Rolland (coord.), *L'Amérique latine et les modèles européens*, L'Harmattan, 1998.

4 - Denis Rolland, *L'Amérique latine et la France. Acteurs et réseaux d'une relation culturelle*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2011, p. 34.

5 - Données rappelées par Noemí Girbal, « Los forjadores del "granero del mundo". Inmigrantes y migrantes en la argentina (1880-1930) », in Laurent Dornel, Michèle Guicharnaud-Tollis, Michael Parsons, Jean-Yves Puyo (éd.), *Ils ont fait les Amériques... Mobilités, territoires et imaginaires (1776-1930)*, Pessac, Presses universitaires de Bordeaux, 2012, p. 233-252.

naire croissance des échanges économiques et commerciaux, à l'extension rapide des réseaux de toutes sortes ; pour certains auteurs, il s'agit même d'une véritable mondialisation⁶. Voilà qui pose la question des liens et des connexions entre des espaces à la fois très éloignés physiquement mais proches en raison d'une longue histoire commune, coloniale notamment, et marquée par des formes diverses de domination. Cette phase de mondialisation est caractérisée par une circulation accrue des biens symboliques, par des transferts culturels massifs qui participent à la construction des savoirs et à la formation des élites mondialisées, à la mise en place d'un modèle dominant de normes et de valeurs. Mais les années 1880-1910 correspondent aussi à une phase d'affirmation des États-nations. Cela est vrai pour la France comme pour l'Argentine. À côté de cultures nationales (mais aussi parfois avec ou contre ces dernières, l'hybridation n'allant pas sans confrontations), s'élabore ainsi une « culture-monde », pour le moins un espace culturel transnational qu'alimentent les migrations élitaires. Ces dernières présentent par conséquent un certain nombre d'enjeux majeurs.

Enjeux historiographiques et épistémologiques

En effet, la question des migrations d'élites permet de saisir l'histoire des migrations dans les renouvellements historiographiques récents puisqu'elle touche l'histoire des transferts culturels, l'histoire comparée, croisée ou « connectée »⁷, « *world-global-transnational history* », tout comme la question du transnational et des circulations.

Née pendant les années 1980 au sein d'un groupe de chercheurs français, la notion de « transfert culturel » renvoie à la fois à un champ de recherche empirique alors en voie de constitution et à une orientation méthodologique touchant, à des degrés variés, l'ensemble des sciences humaines et sociales⁸. Les études de transfert visent à étudier

6 - Suzanne Berger, *Notre première mondialisation. Leçons d'un échec oublié*, Le Seuil, La République des Idées, 2003.

7 - Sur ce point, Caroline Douki et Philippe Minard, « Histoire globale, histoires connectées : un changement d'échelle historiographique ? », *Revue d'histoire moderne et contemporaine* 5/2007 (n° 54-4bis), p. 7-21.

8 - Béatrice Joyeux-Prunel, « Les transferts culturels », *Hypothèses* 1/2002, p. 149-162. URL : www.cairn.info/revue-hypotheses-2002-1-page-149.htm. Voir aussi Gérard Noiriel, Michel Espagne, « Transferts culturels : l'exemple franco-allemand. Entretien avec Michel Espagne ».

les interactions entre cultures et sociétés – ou fractions et groupes à l'intérieur d'une société – dans leur dynamique historique ; à rendre compte des conditions qui ont marqué leur déclenchement et leur déroulement ; à analyser les phénomènes d'émission, de diffusion, de réception et de réinterprétation qui les constituent ; enfin, à décortiquer les mécanismes symboliques à travers lesquels se recomposent les groupes sociaux et les structures qui les sous-tendent. Comme le soulignent Michel Espagne et Michael Werner, ces transferts ne se réduisent pas à une « influence », à un « rayonnement », ni même à une simple histoire du discours⁹. Pour ces auteurs, il s'agit bien plus de tenter une réflexion en profondeur sur la nature et les mécanismes des échanges intellectuels, les pratiques, de favoriser une approche sociale des transferts culturels et de mieux saisir le processus production / réception. Depuis une dizaine d'années, cette histoire des transferts culturels est au cœur d'un certain nombre de travaux sur les migrations, et tout particulièrement sur l'exil.

Jusqu'alors, rappelle Sylvie Aprile, les historiens avaient relativement peu exploré cette notion. Or, souligne-t-elle, « l'exilé écrit beaucoup, pour déplorer, pour justifier, pour espérer. L'exil produit quantité de discours et écrits qui permettent de travailler sur un corpus comprenant à la fois des œuvres littéraires mais aussi des essais, articles, correspondances d'écrivains célèbres ou méconnus et surtout d'"écrivains" »¹⁰. Elle insiste sur le fait que « l'exil crée des conditions de possibilité d'une rencontre qui, si elle a lieu, passe par un langage commun et par une langue d'échange ». Ce qui doit retenir l'attention de l'historien, ce ne sont pas les influences – cette notion d'influence renvoyant bien souvent à des processus de domination ou à l'opposition entre une culture dominante et une culture dominée – mais les phénomènes de contamination. Les exilés, et de manière générale les migrants, peuvent donc être considérés comme des médiateurs. Cette réflexion semble tout à fait pertinente s'agissant des émigrés français en Argentine, Basques et Béarnais en l'occurrence.

In *Genèses*, 8, 1992, p. 146-154.

9 - « La construction d'une référence culturelle allemande en France : genèse et histoire (1750-1914) » in *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*. 42^e année, n° 4, 1987, p. 969-992.

10 - Sylvie Aprile, « Translations » politiques et culturelles : les proscrits français et l'Angleterre », *Genèses* 1/2000 (n° 38), p. 33-55 [p.35].

Au-delà des enjeux historiographique très rapidement esquissés ici, s'affirme également un enjeu de nature plus épistémologique. D'abord en raison du questionnement sur l'articulation entre un travail biographique et des « transferts » fondamentalement collectifs. On rejoint ici bien entendu le questionnement classique sur le traitement du singulier et de la singularité en histoire. Ensuite, comme l'a montré Paul-André Rosental¹¹, parce que la migration est un « outil permettant d'observer d'autres phénomènes qui ne sont pas nécessairement de nature démographique » ; c'est « une situation expérimentale », « un passage entre deux espaces qui ne diffèrent pas seulement par leur position physique mais aussi par leur position socio-historique ». La migration est « non pas un déplacement physique mais une série de choix entre deux espaces ». Cette approche novatrice permet d'articuler deux thématiques, celle de l'identité d'une part, et celle de l'enracinement – et donc aussi de l'arrachement – d'autre part. La migration ne peut être réduite à son aspect matériel, à un simple déplacement physique. C'est pourquoi P.-A. Rosental propose de distinguer chez le migrant « espace vécu » et « espace investi », distinction qu'il complète par celle entre « groupe d'appartenance » et « groupe de référence ». Quand il y a « correspondance entre espace vécu et espace investi », « le migrant envisage tous ses projets dans le cadre de son lieu d'arrivée tournant au contraire le dos son espace d'origine ». Au contraire, il y a « décalage entre espace vécu et espace investi » quand « le migrant continue de se référer à l'endroit dont il provient pour tout ce qui concerne ses attentes majeures le lieu d'émigration étant au contraire pour lui un espace neutre doté d'un statut secondaire, strictement instrumental, celui d'un espace-ressources »¹². Mais, poursuit-il, on peut aussi différencier « migrations de maintien » et « migrations de rupture ». Les premières qualifient une situation où l'espace d'arrivée est neutre¹³, les secondes une configuration caractérisée par une correspondance entre l'espace vécu et l'espace investi.

11 - « Maintien/rupture : un nouveau couple pour l'analyse des migrations », in *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*. 45^e année, n° 6, 1990, p. 1403-1431.

12 - *Ibid.*, p. 1409-1410.

13 - « Le déplacement physique n'y va pas de pair avec un refus des divers éléments composant l'univers d'origine, la transplantation physique est, dans un sens, secondaire, dans la mesure où ses acteurs maintiennent fondamentalement les mêmes projets, si possible le même cadre de vie, que leurs compatriotes restés sur place ».

C'est à la lumière de ce contexte et à l'aune de ces enjeux rapidement rappelés qu'il faut saisir le « cas » de Peyret, et peut-être aussi plus généralement l'émigration d'élites que nous essayons de mieux comprendre.

La migration de Peyret n'est pas une migration coloniale ou impériale : au départ, il s'agit d'un exil politique¹⁴. Mais contrairement à de très nombreux exilés qui choisissent des destinations proches comme l'Angleterre, Peyret, qui a alors 26 ans, part pour Montevideo, ce qui suppose une mise à distance extrêmement importante. Il s'agit à la fois d'un déracinement puissant et d'un (ré)enracinement ou, si l'on préfère, d'une transplantation, d'une forme de greffe sur un territoire « vierge », ouvert à l'avenir. La migration n'entraîne pas de déclassement comme ce fut souvent le cas pour les exilés : si son capital économique fut toujours fort modeste, en revanche, son capital culturel et social lui assura nombre de gratifications (postes à responsabilités) et une reconnaissance croissante de la part des élites argentines comme immigrées, institutionnelles comme culturelles. Peyret, c'est à la fois le penseur solitaire voué, à partir de la cinquantaine, à l'élaboration de son œuvre, mais c'est aussi l'homme des réseaux. C'est au départ un proscrit mais qui trouve vite sa place dans son pays d'adoption, dont il finit par adopter la nationalité en 1895.

38

Cette migration, comme souvent toutes les migrations, peut être saisie dans une pluralité de significations. D'abord, parce qu'elle présente plusieurs phases : Peyret arrive à Montevideo, puis s'installe dans la région de Concepción del Uruguay (Argentine) comme directeur la Colonie San José (à l'initiative du général Urquiza) et comme professeur au Colegio nacional de Concepción. En 1874, il déménage pour Buenos Aires, qu'il quitte à nouveau en 1876 pour... Concepción avant d'y revenir définitivement en 1883. Au cours de ces années, comme en attestent ses *Notes de voyages*¹⁵, notre homme voyage beaucoup : le Paraguay en 1877, Misiones en 1881, Mendoza et San Juan en 1885, ou encore le Chaco et Corrientes en 1887. En juin 1889, à l'occasion de l'Exposition universelle de Paris, le gouvernement argentin le délègue à Paris ; il reste près de deux ans en France¹⁶.

14 - Sur Alexis Peyret, on se reportera d'abord à Adrian Blázquez (éd.), *Alexis Peyret. Un intellectuel émigrant. Du Béarn à l'Argentine*, Actes du 1^{er} colloque international consacré à Peyret en 2002, Orthez, Editions Gascogne, 2008.

15 - Carnets manuscrits conservé au Musée historique régional de la Colonia de San José.

16 - Alexis Peyret, *Notes de voyage en Europe 1889-1891*, texte annoté et présenté par Adrián Blázquez, Pau, Éditions Cairn, 2010.

La migration d'élites semble être souvent caractérisée par le maintien d'une mobilité assez forte, par un goût prononcé pour le voyage et par la volonté de garder des liens avec le pays d'origine. C'est ce que paraissent montrer les itinéraires de quelques uns de ces migrants ou fils de migrants liés d'une manière ou d'une autre à Peyret. Tel est le cas d'Alexandre Bernheim. Né à Mulhouse en 1822, ce républicain arrive à Montevideo en 1850, deux ans seulement avant Peyret. Il s'impose rapidement comme un imprimeur très important : c'est lui qui imprime *Le Courrier de la Plata*, principal journal des Français en Argentine de 1865 à 1945. Il a contribué très activement aux progrès de l'imprimerie en Argentine en apportant de nombreuses innovations. Au cours de sa vie argentine, Bernheim fait de nombreux allers et retours en France. Proche également de Peyret, Émile Daireaux, né au Brésil en 1843, fait ses études à la Faculté de Droit de Paris. Camarade de Gambetta, Ferry et Floquet, il arrive à Buenos Aires en 1868 avec son frère pour faire de l'import/export. Ayant échoué, il rentre en France où il participe à la guerre contre la Prusse et obtient le grade de Capitaine de la Garde Nationale. Il revient à Buenos Aires où il valide son titre d'avocat. Il collabore à de nombreuses publications (*Revue des Deux Mondes*, *Revue Britannique*, *Les Débats*, *L'Économiste français*), fonde *L'Union française* avec Alfred Ebelot en 1880, écrit dans *Le Petit Journal*, puis dans *Le Courrier de la Plata*. En 1877, il publie chez Hachette *Buenos-Ayres, la Pampa et la Patagonie*, et en 1888 *La Vie et les mœurs à la Plata*, ouvrage qui paraît en français et en espagnol et que l'on peut considérer comme une publication quasi officielle du gouvernement argentin. Émile Daireaux meurt à Paris en 1916. Autre figure marquante de la « communauté » française en Argentine, Alfred Ebelot, né en 1837 : il s'installe à Buenos Aires en 1870, rentre en France en 1896, qu'il quitte à nouveau en 1904 pour s'y installer définitivement en 1908. Pour Pauline Raquillet-Ambrogi, qui lui a consacré sa thèse, Ebelot est un important « passeur d'idées », mais demeure « à cheval entre deux mondes » sans jamais vraiment parvenir à consolider sa place dans l'un des deux pays¹⁷. A côté de ces hommes aujourd'hui mieux connus, il y a encore une pléiade d'individus dont on a presque totalement oublié le nom et le rôle : par exemple, les journalistes Charles Quintin¹⁸

17 - Alfred Ebelot. *Le parcours migratoire d'un Français en Argentine au XIX^e siècle*, Paris, L'Harmattan, 2011, p. 275.

18 - Fonde *Le Commerce* puis *L'Écho du Commerce* avec Jules Rosset. Partisan de Mitre, il attaque durement Urquiza qui le chasse. Il rentre alors en France où il finit par devenir directeur de l'Assistance Publique de Paris.

et Léon Walls¹⁹, sans oublier John LeLong²⁰, infatigable promoteur de l'émigration française vers l'Argentine et également grand voyageur.

La question des transferts culturels

Immigrer, c'est immigrer avec son histoire, avec ses traditions, ses manières de vivre, de sentir, d'agir de et de penser, avec sa langue, sa religion ainsi que toutes les autres structures sociales, politiques, mentales de sa société, structures caractéristiques de la personne et solidairement de la société, les premières n'étant que l'incorporation des secondes, bref avec sa culture²¹.

Abdelmalek Sayad souligne ici les enjeux – notamment culturels – de toute émigration, le fait que tout migrant est porteur de culture, passeur, médiateur ; qu'il peut opérer, sans même qu'il en ait conscience, des transferts culturels.

Cette dimension culturelle des migrations permet d'introduire les thématiques de « l'imitation », de l'influence ou encore des réappropriations de modèles esthétiques²², architecturaux²³, idéologiques²⁴, culturels et sociaux (sport, modes de consommation) largement étudiées par exemple dans le cas des circulations impériales. Pour ce qui concerne plus spécifiquement Peyret, les transferts s'opèrent de bien des manières, et d'abord par la colonisation et l'immigration.

19 - 1819-1894. Participe dès le début au *Courrier de la Plata* et joue un rôle important dans la vie économique et financière de Buenos Aires (il compte parmi les fondateurs du Banco Francés del Río de la Plata). Le gouvernement argentin en fait l'un de ses représentants à l'Exposition de 1889.

20 - Consul à Montevideo dans les années 1840, opposant farouche à Rosas, il s'installe à Buenos Aires en 1851. En 1855, on le retrouve à Paris, où il cherche à organiser un flux d'émigration vers l'Argentine (*Appel aux populations laborieuses de France et d'Allemagne pour la colonisation de la fertile province de Corrientes*, 1856). Polygraphe acharné, il présente un *Mémoire sur l'émigration* lors du Congrès national des Sociétés françaises de géographie qui se tient à Toulouse en août 1884, et lui aussi fait partie de la délégation argentine à l'Exposition de 1889.

21 - Abdelmalek Sayad, *La double absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*, Paris, Le Seuil, 1999, p. 18.

22 - On pense, par exemple, aux collections de tableaux post-impressionnistes du Musée des Beaux-Arts de Buenos Aires.

23 - À Santiago comme à Buenos Aires, nombreux sont les bâtiments publics dont l'architecture s'inspire étroitement de l'esthétique européenne, française et britannique notamment.

24 - Cf. François-Xavier Guerra, *op.cit.*

Peyret a exposé ses conceptions en la matière dans l'un de ses tout premiers ouvrages²⁵. D'emblée, il y définit l'émigration comme un facteur primordial de civilisation. Il distingue nettement le cas de l'Amérique du Nord qui représente la « liberté » et qui connaît une immigration spontanée, de celui de l'Amérique latine, marquée par « le protectionnisme et le mercantilisme » caractéristiques des colonies espagnoles. Pour remédier au lourd héritage espagnol (« Inquisition et fanatisme », « intolérance », « exclusion de l'étranger »), une solution : « l'immigration et la colonisation sur un vaste échelle [...] une stricte nécessité pour ces jeunes républiques et un bienfait pour les nations européennes surchargées de population ». La mobilité humaine, parce qu'elle permet de sortir des « mœurs patriarcales » est pour notre auteur un signe et un facteur de modernité. Elle est d'autant plus nécessaire que l'Amérique du Sud manque de bras et que l'Américain du Sud est paresseux. Dès lors, la migration d'Europe vers l'Amérique du sud constitue un transfert de bras utiles (Peyret souhaite non pas « des ouvriers du luxe », mais des cultivateurs, des charpentiers, des maçons, des forgerons...). Mais, reprenant notamment Alberdi (« tout dans la civilisation de notre sol est européen »), Peyret affirme qu'elle s'accompagne aussi de ce que nous appellerions aujourd'hui des transferts culturels.

La Colonie San José est en effet définie comme « une République indépendante au milieu d'Entre Rios. Un village d'Europe purement et simplement transporté au fond de l'Amérique ». La colonisation permet par conséquent une duplication de la civilisation européenne. Jusqu'ici, rien de très original. Ce qui l'est plus, sans doute, c'est qu'il inscrit la colonisation et sa mission civilisatrice dans un grand dessein historique, ce qu'il appelle une « loi de l'histoire » :

Les idées nouvelles n'ont jamais pu se réaliser librement dans le lieu où elles avaient pris naissance. Il a fallu qu'elles émigrassent pour aller avec de nouveaux peuples chercher une nouvelle patrie (p. 43).

Les transferts culturels peuvent aussi s'opérer par le biais de la traduction. Ainsi, rappelle Horacio Tarcus²⁶, Peyret est sans doute le tout premier traducteur de Proudhon en castillan puisqu'il traduit des passages

25 - *Émigration et colonisation. La colonie San José*, Imprimerie du Journal l'Uruguay, 1860, qui reprend une série d'articles publiés précédemment dans *El Uruguay* entre avril et juin 1860.

26 - « Alexis Peyret : un utopiste pragmatique », dans Blázquez [2008] *op.cit.* p. 135.

du *Principe Fédératif* (1863) en 1865 dans *El Uruguay*, soit trois ans avant la traduction de Francisco Pi y Margall, et lui consacre plusieurs articles dans des numéros successifs de *La Revista Literaria* de Montevideo. Dans sa réflexion sur l'exil, Sylvie Aprile attire notre attention sur la question de la langue et plus généralement de la traduction. Elle insiste en particulier sur le rôle en quelque sorte politique de la traduction dans l'exil²⁷.

Avec les migrants, les idées circulent : coopérativisme, républicanisme, socialisme, libre pensée, positivisme²⁸, saint-simonisme, etc., sont introduits en Amérique latine par différents moyens. Peyret participe activement à cette circulation notamment par la création d'un certain nombre d'institutions, qu'il en soit à l'origine ou qu'il y participe activement : *colonie* – comme celle de San José – qui lui permet de mettre en œuvre son rêve d'une république de petits agriculteurs propriétaires ; « *Fraternidad* », sorte de pensionnat de type coopératif annexé au Colegio de Concepción et visant à aider les élèves les plus pauvres ; Bibliothèque Populaire « El Porvenir » qui initie la création de bibliothèques populaires dans toute la province. Encore cette liste est-elle très incomplète !

Les transferts culturels se font aussi par le biais de la circulation des livres. Une partie de la bibliothèque personnelle de Peyret a pu être reconstituée. Le musée historique de la Colonie San José conserve près de 200 ouvrages dont on est à peu près certain qu'ils appartiennent à Peyret. Rassemblées au même endroit – et probablement incomplètes – ses notes de lectures attestent qu'il était un lecteur attentif et rigoureux. Les notes que nous avons pu consulter semblent dater de la fin de l'année 1880 ; elles témoignent sans doute de la préparation des ouvrages qui vont se succéder à partir de 1884 : *La propiedad territorial : investigaciones sobre su origen y fundamento* (1884), *Historia contemporánea* (1885), *El pensador americano* (1886), *Historia de las religiones* (1886) et *Los orígenes del cristianismo* (1886). Elles permettent aussi d'établir la disparition de volumes dont le nombre est difficilement déterminable : bien des ouvrages pris en notes sont en effet absents de l'inventaire de la bibliothèque fait au moment de la donation par une petite-fille de Peyret en janvier 1992. Il semble ainsi que Peyret ait reçu à un moment la *Revue des*

27 - *Art. cit.*

28 - Cf. par exemple l'introduction de François Chevalier, *L'Amérique latine, de l'indépendance à nos jours*, Paris, PUF, 1977. Chacun sait que la devise « Ordre et Progrès » inscrite sur le drapeau du Brésil est un emprunt direct à Auguste Comte.

Deux Mondes, dans laquelle il a lu très attentivement les articles de Paul Janet, Anatole Leroy-Beaulieu ou Alfred Fouillée²⁹. Ces quelque deux cents livres, même s'ils ne forment qu'une partie seulement de ce que dut être vraiment la bibliothèque de Peyret (dont nous ne connaissons sans doute jamais la composition), constituent toutefois un premier corpus pour qui voudrait mieux connaître ses sources.

Dans ces notes de lecture, qui ne donnent qu'un aperçu de son activité intellectuelle, Peyret se montre lecteur de Spencer, Renan, Guizot, Jules Simon, Augustin Thierry, mais aussi Victor Duruy ou encore du philosophe Paul Janet. Une étude systématique des ouvrages publiés par Peyret permettrait de dresser un portrait assez vaste de ses sources et montrerait sans nul doute la prééminence des auteurs français et plus généralement européens (anglais, belges, italiens). Un travail de plus grande ampleur reste à faire pour la remarquable Bibliothèque du Colegio de Concepción, véritable conservatoire et trésor de ce que fut la culture européenne dans une petite ville d'Argentine au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle : sciences naturelles, botanique, physique et chimie, médecine, droit, mathématiques, mais aussi pédagogie y sont abondamment représentés³⁰.

Alexis Peyret a également contribué à des transferts d'un genre un peu particulier, tant culturels que technologiques. C'est à la fois en tant que fin connaisseur des questions agricoles mais aussi que médiateur ou passeur culturel qu'il est choisi par le gouvernement argentin pour représenter son pays d'adoption à l'Exposition universelle de Paris en 1889. Il n'est pas encore argentin, il n'a pas foulé le sol français depuis 1852, mais sa migration réussie en Argentine et les réseaux qu'il a maintenus avec son pays d'origine lui assurent une « double présence » dont le gouvernement veut tirer tout le parti. Sa mission est certes de représenter l'Argentine, mais aussi de rédiger des rapports sur les avancées techniques que ne manquera pas de mettre en

29 - Janet est un philosophe éclectique disciple de Victor Cousin (1823-1899) ; A. Leroy-Beaulieu est un historien (1842-1912) réputé en son temps. A. Fouillée (1838-1912), était aussi un philosophe à l'époque de premier plan, dont l'influence sur les élites républicaines fut majeure.

30 - Bien des institutions scolaires, comme les Colegios Nacionales, comptèrent de nombreux enseignants européens, français notamment (Peyret, Paul Groussac, et tant d'autres). Certains, et non des moindres : celui de Concepción et de Buenos Aires, furent dirigés par des Français (Albert Larroque pour le premier, Amédée Jacques et Alfred Cosson pour le second).

avant l'Exposition. Cette dernière, exaltation du progrès scientifique et technique, est une occasion rêvée pour Peyret de satisfaire sa passion saint-simonienne et positiviste. Autre mission, plus discrète celle-là : favoriser l'émigration des Français vers l'Argentine. En effet, pendant son long séjour en France, Peyret fait office d'agent d'émigration plus ou moins officieux³¹. Voilà une belle occasion de mettre en œuvre les principes qu'il défendait trente ans auparavant dans la brochure que j'ai évoquée : le migrant est un facteur essentiel et déterminant de la diffusion du Progrès.

Alors Peyret se lance dans la préparation du rapport sur les machines agricoles, qui lui demande un travail énorme, comme il l'écrit à plusieurs reprises dans ses *Notes de Voyage*³². Il se rend à de très nombreuses reprises à l'exposition notamment pour arpenter la Galerie des Machines, considérée comme le plus beau pavillon ; il lit énormément, depuis des traités techniques, comme ceux de Grandvoinet³³ et d'Hervé Mangon³⁴, jusqu'au rapport d'Aristide Rey sur l'enseignement agricole³⁵, sans oublier les revues spécialisées comme le *Mouvement agraire*, le *Journal d'Agriculture*. Il va écouter des conférences, comme celle Charles de Comberousse au Conservatoire national des Arts et Métiers ; il rencontre les fabricants auxquels il demande des notices et des détails sur le fonctionnement des innombrables machines. Il s'entretient également avec les spécialistes de l'époque, comme Daniel Bellet, économiste et professeur spécialiste des applications scientifiques dans l'industrie, ou

31 - Dans ses *Notes de voyage (op.cit.)*, il se montre discret sur ce point. Sans doute ne veut-il pas risquer de froisser les autorités françaises qui ne voient pas d'un bon œil l'émigration des Français à un moment où se diffuse la prise de conscience de la grave crise démographique que traverse alors le pays.

32 - Sur ce rapport, voir L. Dornel, 2011, *art.cit.*

33 - J.-A. Grandvoinet, Exposition internationale (1878, Paris). Agriculture III, *Le Génie rural, machinerie agricole, dynamomètres, charrues, scarificateurs*, Rapports sur l'Exposition universelle de 1878, Paris, E. Lacroix, 1879. Un exemplaire de ce traité se trouve aujourd'hui au Musée historique régional de la Colonie San José.

34 - *Traité de Génie rural*, Paris, Dunot, 1875. Mangon est Ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, Professeur à l'École des Ponts et Chaussées et au Conservatoire des Arts et Métiers. Membre de l'Académie des Sciences à partir de 1872, il est ministre de l'Agriculture dans l'éphémère cabinet Brisson (avril-novembre 1885). J'ai retrouvé le 3^e volume de ce *Traité* – dont Peyret dit dans ses *Notes* qu'il l'a acheté pour 40 francs – dans les Archives du Musée historique régional de la Colonie San José.

35 - *Rapport fait au nom de la commission chargée d'examiner la proposition de loi de M. Aristide Rey et plusieurs de ses collègues, ayant pour objet l'enseignement agricole*, par M. Aristide Rey (28 décembre 1888). Chambre des députés. 4^e législature. Session extraordinaire de 1888, n^o 3469.

encore Alfred Debains, un professeur agronome qui travaille à la publication d'une étude sur les machines agricoles. Il va également jusqu'à la ferme modèle de Noisiel où se tient un concours de machines agricoles et où sont présents les principaux fabricants (Wood, Massey, Mac-Cormick, Johnston, Osborne, Albaret, etc.). Il réfléchit longuement également à l'introduction en Argentine de la ramie, une plante textile présentée comme prometteuse. Peyret, dans la conclusion du rapport final publié en France et en Argentine³⁶, insiste sur les liens étroits entre agriculture, progrès mécanique et immigration. D'une certaine manière, c'est là le point d'aboutissement d'une réflexion entamée trente ans auparavant.

Transferts et réseaux culturels : Peyret, un migrant à la croisée des chemins

Alexis Peyret a joué un rôle central dans l'histoire des élites intellectuelles françaises en Argentine, en raison de durée de son séjour uruguayen puis argentin (1852-1902) d'une part, et d'autre part, de sa position dans le champ migratoire, plus précisément de son appartenance à de nombreux réseaux.

Il arrive à Montevideo en novembre 1852, où il retrouve nombre d'exilés français, à commencer par Amédée Jacques qui l'accueille chez lui. Montevideo est d'autant plus un refuge pour les proscrits garibaldiens et français que Buenos Aires traverse une phase de durcissement voire de répression politique. On trouve là ce qu'on a appelé la deuxième génération³⁷ d'immigrés français, notamment Amédée Jacques, Paul Grousac, Martin de Moussy, Charles Sourigues, Raoul Legout, Eugène Penot, Charles Quintin, Alfred Ebelot. Bien plus tard, Alexis Peyret s'impose assez naturellement comme un maître pour la génération de 1880, un trait d'union, souligne Pauline Raquillet³⁸, entre « l'ancienne » géné-

36 - *Informe sobre las máquinas agrícolas*, in *La República Argentina en la Exposición universal de Paris de 1889 Colección de informes reunidos por el delegado del gobierno*, Paris, Imprimerie Mouillot, 1890, vol. 2, p. 383-518.

37 - La première génération avait compté en particulier le botaniste Bonpland, des hommes qui acquièrent rapidement une certaine notoriété comme Charles Deluze ou Albert Larroque (arrivé en 1841), et de nombreux autres, moins connus, mais dont le nom a subsisté : Alexis Ribas et Amédée Brodard qui enseignèrent le français au Consulat, Huart, Chauvet, Philippe Bertrés, etc.

38 - *Op.cit.*, p. 89.

ration de républicains émigrés (Amédée Jacques, Alexandre Bernheim, Albert Larroque et la « nouvelle » (Émile Daireaux, Ulysse Courtois³⁹).

Lien entre des générations de migrants d'élites, Peyret est aussi l'une des pierres angulaires de la « communauté » française argentine, et notamment portègne. Mais sa sociabilité dépasse naturellement les réseaux communautaires, comme le montre son appartenance à la franc-maçonnerie. Peyret fut lié à une partie de l'élite argentine : il fréquenta Urquiza, bien sûr, mais aussi Juan Bautista Alberdi, Juan María Gutiérrez, Vicente F. Lopez, Leandro Alem, Nicasio Oroño, Miguel Cané, Benjamín Victorica, tous personnages de premier plan de la vie politique et culturelle argentine. Comme nous l'avons dit, c'est son appartenance à de nombreux réseaux qui, en bonne partie, explique sa désignation dans la Commission qui se rend à Paris pour l'Exposition universelle. Au cours de ce séjour en France, il intervient à divers titres. C'est comme « professeur, membre et délégué de la Société argentine de géographie » qu'il présente une communication au IV^e congrès International de Géographie. Il est membre du Comité du Congrès International de l'Intervention des pouvoirs publics dans l'émigration et l'immigration⁴⁰ en tant que « publiciste ». Ailleurs, il est le « représentant de la Société de Protection des Immigrants Français ».

46

Autrement dit, comme passeur ou médiateur, homme de réseaux, Alexis Peyret assume de multiples fonctions : c'est un pédagogue épris de technique, un journaliste, mais aussi un activiste politique (lobbying pour l'émigration), un porte-parole de la communauté française de Buenos Aires, etc. L'hommage posthume à Peyret est à cet égard très significatif de sa position dans le champ intellectuel argentin au tournant du siècle. Y prennent la parole Godefredo Daireaux⁴¹, des anciens élèves (Martin M. Torino, Jorge Damianovich, Benjamin Larroque), le député Emilio Gouchon (spécialiste des questions d'immigration), Francisco

39 - Né en Avignon en 1843, Ulysse Courtois est d'abord élève à Louis-le-Grand, puis intègre l'École des Mines. Il quitte la France pour des raisons politiques, arrive en Argentine en 1870 où il exerce son métier d'ingénieur, mais aussi de professeur (notamment à l'École Navale de Buenos Aires), journaliste (principal collaborateur de Groussac au *Courrier Français*) et même architecte (basilique de Luján notamment). Il décède au cours de son voyage en France, en avril 1914.

40 - Arrêté ministériel du 11 avril 1889.

41 - 1839 (Paris)-1916. Arrive à Buenos Aires en 1868. Professeur de français au Colegio Nacional, inspecteur de l'enseignement secondaire, écrivain. Il a écrit sur les coutumes de la province de Buenos Aires et publie également *Dans la Pampa. Chasses impromptues*, Paris, 1912.

F. Fernandez (représentant de la Franc-Maçonnerie Nationale). Il reçoit en outre les hommages de très nombreux journaux : *Le Courrier de la Plata*, *La Nación*, *La Prensa*, *El Diario*, *Diario del Comercio*, *La Tribuna*, *El Tiempo*, *La Revue illustrée du Rio de la Plata*, *Le Courrier Suisse*, *Le Français*, *Argentinisches Tageblatt*, *L'Amico del Popolo*, *Argentinisches Wochenblatt*, *The Standard*. Des centaines de messages de condoléances sont envoyés, des centaines de personnes, dont le président Roca en personne, assistent aux funérailles.

Certains des réseaux auquel appartient Peyret sont internationaux, ou plutôt transnationaux. La question de la nationalité le préoccupe relativement peu : la France est sa patrie, l'Argentine sa terre d'élection, dont il n'adopte que tardivement la nationalité. Cette double appartenance ne semble pas constituer pour lui un problème majeur, pas plus qu'elle ne lui est reprochée. La migration semble avoir créé un espace transnational qui fait retravailler le cosmopolitisme hérité des Lumières. Si l'appartenance à la franc-maçonnerie et son positivisme l'enracinent dans une forme ancienne de circulations idéologiques transnationales, son engagement dans l'Internationale socialiste (dont l'intensité reste encore à déterminer), dans les transferts technologiques et dans l'action en faveur de l'émigration attestent des formes plus « modernes » de connexions entre des espaces physiquement très éloignés.

Les transferts qu'opère ou souhaite opérer Peyret sont inscrits dans le cadre de la construction d'un nouvel avenir. Pour lui, il ne s'agit pas de transplanter son pays natal ailleurs, mais de participer à l'élaboration d'une nouvelle civilisation. Ce qui le rattache à cette génération d'utopistes comme Fourier ou Saint-Simon et plus généralement à des formes un peu archaïques de cosmopolitisme. Le coup d'État de 1851 rendant impossible l'établissement d'une société égalitaire, laïque, ouverte au progrès, etc., l'émigration devient une nécessité en même temps qu'une opportunité. La migration d'élite s'accompagne ici d'une volonté d'encourager une migration de masse pensée comme le moyen de donner corps à un vaste projet politique.

C'est ici que Peyret s'affirme pleinement comme un homme de son temps : les années 1880 sont de fait celles du plus important mouvement de population jamais réalisé jusqu'alors. Cela semble aussi confirmer l'idée qu'en Peyret se rejoignent le monde de la Restauration et de la monarchie de Juillet d'une part, et la modernité industrielle de la fin

du XIX^e siècle. Lui qui a connu la lenteur des communications entre les continents vit ce « grand basculement » des années 1880-1890 caractérisé par l'accélération et l'intensification des circulations, l'accroissement des interdépendances et la constitution d'un espace interconnecté mondialisé. À sa manière sans doute, il est l'un des innombrables agents de cette première mondialisation que connaît alors la planète.

Le retour des élites

L'exil politique ne constitue que très rarement une rupture absolue avec le pays de départ, auquel l'exilé reste le plus souvent lié par la langue, la fréquentation d'autres exilés, ou encore la correspondance plus ou moins clandestine avec ceux qui sont restés. De fait, pour la France du XIX^e siècle du moins, les retours d'exils peuvent être massifs et supposent la permanence de liens, l'existence de réseaux reliant pays de départ et pays de refuge. Ainsi nombre de proscrits ou d'exilés français reviennent-ils suite à l'avènement de la Troisième République. Peyret en revanche, malgré les appels de ses anciens camarades de lutte, reste en Argentine. Pourquoi ?

48

Les notes qu'il rédige à l'occasion de son voyage en France en 1889-1890 permettent d'avancer une hypothèse. A plusieurs reprises, Peyret laisse transparaître une forme d'irritation, ou de déception, à l'égard de la France, comme si cette dernière lui apparaissait désormais comme un pays décadent. Ainsi, le 6 juillet, il écrit : « Mauvaise impression produite sur moi par l'aspect de la Chambre. Les députés parlent, chuchotent, écrivent : on n'écoute pas l'orateur » (p.98). Deux jours plus tard, visitant le Palais de justice, il note : « les avocats en toge ; c'est du *rococo*, du passé » (p. 100). Début août, il rend compte d'un article du philosophe éclectique Étienne Vacherot, lu dans le *Figaro* : « il est triste, il croit à la fin de la France. Elle sera démembrée. *Paris deviendra un lieu de plaisir* » (p.122). Quelques jours plus tard, il écrit : « J'ai remarqué qu'à Paris on boit beaucoup d'absinthe : symptôme de décadence intellectuelle et morale. Le tabac, l'alcool, l'absinthe, autant de causes d'hébètement et de ramollissement » (p.131). Le 12 août, à propos d'un article du *Charivari* : « L'Europe en décadence. L'Amérique se lève et lui impose sa loi » (p. 134).

Le 2 septembre, Peyret note : « *La décroissance de la population en France. Le cancer de la dépopulation. Cri d'alarme des journaux* » (p. 148). Le 30 octobre, il s'inquiète de la « diminution de la *natalité française*. Il faudrait

ajouter la mortalité des enfants » (p. 195). Le 11 novembre, il s'indigne de l'*immoralité* des *Roches Noires*, cabaret qu'il qualifie de « caveau pornographique » : « comment la police permet-elle cela ? » (p. 199). De façon plus explicite encore, le 11 janvier 1890, il note : « La France et l'Amérique. L'ancien monde et le nouveau. Il est plus facile de faire du neuf que de réformer l'ancien » (p. 229)⁴².

À l'inverse par conséquent, l'Argentine lui apparaît depuis longtemps comme un pays d'avenir avec des perspectives démographiques, économiques et même politiques exaltantes. Dans un texte autobiographique intitulé « Les aventures d'un bachelier en Amérique », publié dans la *Revue Illustrée du Rio de la Plata* en mars et en avril 1892, et qui retrace son départ forcé de 1852, il écrit que :

Les pays de la Plata sont destinés à être l'avenir du monde. La République a succombé en Europe, mais elle triomphe ou triomphera en Amérique. Adieu donc, vieille Europe décrépite, qui ne sait que produire des Papes et des Empereurs. Je te quitte, je m'en vais au pays du soleil et de la liberté !⁴³

C'est peut-être dans ce sentiment de participer à l'affirmation d'une jeune nation qu'il trouve l'énergie pour rédiger ce rapport sur les machines agricoles qui l'accapare tant.

* * *

L'exemple de Peyret a permis de mettre en valeur le pouvoir structurant des migrations d'élites. Ces dernières ne doivent pas être seulement saisies en terme d'asymétrie des espaces, de domination ou d'impérialisme, moins encore en termes de rupture définitive. En effet, elles contribuent à la « mise en place de cadres de pensées, de réseaux d'acteurs, de schèmes d'organisation ou de lieux de production du savoir »⁴⁴. Elles assurent une circulation, une diffusion des savoirs, des connaissances et des idées qui participent à une mise en cohésion d'espaces pourtant

42 - Toutes les citations sont extraites des *Notes de Voyage en Europe*, *op. cit.*

43 - Revue fondée en septembre 1889 après l'Exposition Universelle. Citation extraite de *Alexis Peyret. De Serres-Castet à Buenos Aires*, Centre Social Alexis Peyret, Orthez, Éditions Gascogne, p. 21.

44 - Pierre-Yves Saunier, « Circulations, connexions et espaces transnationaux », *Genèses*, 57, décembre 2004, p. 110-126.

physiquement fort éloignés, une mise en cohésion qui se fait encore, au tournant du XIX^e siècle, au profit d'une « civilisation européenne » qui vit ses derniers moments... Alexis Peyret, en liant consubstantiellement migration, civilisation et progrès, s'affirme comme « médiateur transatlantique » (P.-Y. Saunier) majeur. Bien sûr, cette analyse s'inscrit dans le schéma de « l'universalisme émancipateur de l'Occident »⁴⁵, ou si l'on préfère d'une domination occidentale à défaut d'être européenne.

Les années 1870-1900 constituent une période tout à fait fascinante d'ouverture du monde en dépit de la vague protectionniste qui s'affirme alors. Mais l'intensification des migrations a des conséquences paradoxales. D'une part, en effet, elle pousse les pays neufs comme l'Argentine à définir peu à peu un droit des étrangers et de l'immigration qui emprunte très largement aux législations d'autres pays, notamment des États-Unis et de la France, et accroît par conséquent certaines formes de transferts, en particulier juridiques. Mais, d'autre part, ce processus qu'accompagne une réflexion collective sur « l'identité nationale » (débat autour de *l'argentinisation*), produit bientôt une vision de plus en plus restrictive de l'immigration, une fermeture des frontières qui aboutit à des formes de repli national.

45 - Henriette Asséo, « Pour une histoire du principe de circulation », *Revue de Synthèse*, 5^e série, année 2002, p. 7-15.